

caillebotis, Pièces de bois avec lesquelles on fait des caillebotis.

BARROW s. m. (ba-ro). Archéol. Nom anglais donné aux *tumulus* ou tombeaux antiques, formés de terre entassée : *Quelles que soient leurs dimensions, les BARROWS, dolmens et cromlechs impressionnent généralement le spectateur.* (Michiels.) On a trouvé dans les *BARROWS* des urnes renfermant des cendres, des coffres de pierre qui servaient de cercueils, des ossements de chiens et de cerfs mêlés à ceux des hommes. (Bachelet.)

— **Encycl.** On sait que les habitants primitifs des îles anglaises ont longtemps, comme ceux de la Gaule et de la Germanie, pratiqué toutes les observances de la religion druidique ; il n'est donc pas étonnant qu'on ait trouvé dans ces îles un grand nombre de ces monuments curieux du culte de nos premiers ancêtres, connus sous le nom de monuments druidiques. Les savants anglais désignent sous le nom de *barrow* un amas de terre qu'on suppose avoir été élevé pour servir de tombe à un chef, et qui, chez nous, s'appelle ordinairement *tumulus*. Certains *barrows* ont la forme d'un cône, souvent tronqué au sommet, d'autres ressemblent à une cloche ; quelques-uns sont entourés de fossés, d'autres sont au milieu d'une enceinte de pierres, et d'autres n'ont rien qui les entoure. On a trouvé dans quelques-uns des espèces de cercueils formés de six pierres plates, mais trop courts pour que le corps d'un homme pût y être étendu, ce qui fait supposer que les genoux devaient être appuyés contre la poitrine et les jambes contre les cuisses. Un mètre et demi d'élévation, cinq à six mètres à la base, telles sont les dimensions ordinaires des *barrows*. Ceux qui en ont de plus considérables renferment des divisions intérieures, formées de grosses pierres brutes, et l'on a toute raison de croire qu'ils servaient de sépulture commune à plusieurs membres d'une même famille, ou à plusieurs chefs ayant trouvé la mort dans le même lieu ; la forme de leur base est ordinairement elliptique.

Les *galgals* des Bretons sont semblables aux *barrows* anglais. Quelques-uns, pourtant, offrent cette différence, qu'ils sont formés de pierres au lieu de terre.

BARROW, fleuve d'Irlande, prend sa source aux monts Sliebh-Bloom, dans le comté de Queen's, passe à Carlow, New-Ross, et se jette dans l'océan Atlantique à l'E. de Waterford, après un cours de 150 kil., presque entièrement navigable. Les affluents principaux sont la Nor et la Suir, à droite. Le *BARROW* (détroit de), détroit de l'Amérique du Nord, dans le passage N.-O. entre ceux de Lancaster à l'E., de Melville à l'O., par 90° long. O. et 74° lat. N. Il communique avec la mer de Baffin par le détroit de Lancaster, avec lequel on le confond quelquefois. Le *BARROW*-UPON-SOAR, ville d'Angleterre, comté et à 12 kil. N. de Leicester, sur la Soar ; 6,300 hab. ; beau calcaire bleu, donnant une chaux hydraulique renommée.

BARROW (Isaac), géomètre et théologien anglais, né à Londres en 1630, mort en 1677. N'ayant pu obtenir une chaire de grec à Cambridge, parce qu'on l'accusait d'être partisan des idées d'Arminius, il se mit à voyager (1655), visita la France, l'Italie, Smyrne, Constantinople, et revint en Angleterre en 1659. L'année suivante, il fut nommé professeur de grec à Cambridge, puis successivement professeur de philosophie à Gresham (1662), membre de la Société royale de Londres (1663), et professeur de mathématiques à l'Université de Cambridge (1664). C'est alors qu'il compta au nombre de ses élèves Te grand Newton, à qui il céda sa chaire en 1669, pour l'attacher à cette université. Depuis cette époque, il s'occupa surtout de théologie, devint, en 1670, chapelain de Charles II, en 1675, chancelier de l'université de Cambridge, et fut enterré dans l'église de Westminster. Bien qu'il se soit beaucoup occupé de théologie, c'étaient ses sciences mathématiques que Barrow doit sa réputation. La lecture d'Eusèbe et de Scaliger le conduisit à l'étude de la chronologie, celle-ci à l'astronomie, qui l'obligea de se livrer à la géométrie. Versé dans la connaissance du grec et de l'arabe, il put traduire des traités d'Euclide, d'Archimède, d'Apollonius et de Théodose, qu'il réduisit à de petits volumes. Il a contribué par ses travaux aux progrès de la science ; il est regardé notamment comme l'inventeur du triangle différentiel, d'où l'on déduit sur-le-champ la sous-tangente d'une courbe quelconque, et qui a préparé l'application du calcul différentiel à la géométrie. Ses ouvrages les plus importants sont : *Lectioes opticae et geometricae*, etc. (Londres, 1674, in-4°), *Lectioes habita in scholis*, etc. (1684) ; et les éditions d'Archimède, des *Eléments* d'Euclide, des *Coniques* d'Apollonius, etc.

BARROW (Jean), compilateur anglais du XVIII^e siècle. On lui doit deux ouvrages qui eurent du succès en Angleterre, un *Dictionnaire géographique*, et surtout un *Abregé chronologique, ou Histoire des découvertes faites par les Européens dans les différentes parties du monde* (Londres, 1756). Ce dernier ouvrage, qui ne parut avec le nom de son auteur qu'en 1765, fut traduit en français par Targe, et publié à Paris (1766, 12 vol. in-12).

BARROW (Jean), voyageur anglais, né en 1764, mort en 1848. Il accompagna lord Ma-

cartney dans son ambassade en Chine, puis au cap de Bonne-Espérance, et, de retour en Angleterre, il fut appelé au poste de secrétaire de l'amirauté. Dans ces fonctions importantes, il rendit de véritables services à la science, par l'appui constant qu'il prêta aux expéditions entreprises par les Franklin, les Ross, les Back, etc., notamment dans les régions circumpolaires. Il fut nommé baronnet, et devint membre de la plupart des sociétés savantes de l'Angleterre, président de la Société géographique de Londres, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Travels in South Africa* (Voyages dans l'Afrique méridionale, 1797, 2 vol. in-4°), traduit en français par de Grand-Pré et par un anonyme, qu'on croit être Walckenaër ; *Voyages en Chine* en 1794, Londres (1804), traduit en français par de Castéra ; *Voyages en Cochinchine* (1806), trad. en français par Malte-Brun ; *A chronological History of Voyages into the arctic regions* (Londres, 1838) ; et une série de biographies de marins célèbres, Anson, Drake, Smith, etc.

BARROYER v. n. ou int. (ba-roi-é — rad. barreau). Fréquenter le barreau. « V. mot.

BARROZZI (Giacomo), architecte italien, plus connu sous le nom de VIGNOLE.

BARRUEL (abbé Augustin DE), littérateur français, né à Villeneuve-de-Berg en 1741, mort en 1820. Membre de l'ordre des jésuites, lorsque ceux-ci furent expulsés de France, il se rendit successivement en Bohême, en Moravie et à Vienne, où il se livra à l'enseignement, puis il vint s'établir à Paris en 1774, avec la qualité d'aumônier de la princesse de Conti. Bientôt après, il devint collaborateur de Fréron à l'*Année littéraire*, puis il fit paraître les *Helviennes* ou *Lettres provinciales philosophiques* (Paris, 1788, 5 vol.), dans lesquelles il attaqua la philosophie de son temps avec une extrême violence et en mettant en cause les personnes mêmes. Il poursuivit son système de polémique haineuse et passionnée dans le *Journal ecclésiastique*, qu'il rédigea jusqu'en 1792. A cette époque, il passa en Angleterre, où il fit paraître ses *Mémoires sur le jacobinisme* (1797, 1813, 5 vol.), ouvrage rempli d'exagération et de mensonges, mais qui fit beaucoup de bruit, parce qu'on le prohiba. Après le 18 brumaire, il publia un opuscule dans lequel il prêchait l'obéissance et la soumission à l'autorité du premier consul. En récompense de cet écrit, Bonaparte le nomma chanoine de la cathédrale de Paris. Peu de temps après, parut son livre *Du pape et de ses droits religieux* (1803), apologie du concordat, qui lui valut une réfutation vigoureuse de l'abbé Blanchard. Il passa ses dernières années dans le même poste, bien qu'il se fût toujours empressé d'apporter ses protestations de fidélité à chaque pouvoir nouveau. Outre les ouvrages cités plus haut, mentionnons : *Collection ecclésiastique ou Recueil complet des ouvrages faits depuis l'ouverture des états généraux, relativement au clergé* (1791-92, 14 vol. in-8°) ; *Histoire du clergé de France pendant la Révolution* (1794 et 1804, 2 vol.) ; *Du principe et de l'obstination des jacobins* (1814), etc. Tous ces ouvrages, dirigés contre les principes de 1789, la Révolution, les francs-maçons, etc., sont écrits par un homme de talent, mais avec une partialité révoltante, et un esprit de dénigrement qui leur enlève toute autorité.

BARRUEL-BEAUVERT (Antoine-Joseph, comte DE), publiciste français, né en 1756 au château de Beauvert près de Bagnols, mort en 1817. Cousin de Rivarol, il s'affubla comme lui du titre de comte, grâce auquel il fit un bon mariage, obtint le commandement d'une compagnie de réforme des dragons de Belzunce, puis celui d'une compagnie de la milice de Bretagne, et vint à Paris dans l'intimité des gens de lettres. Lorsque éclata la Révolution, et qu'il vit menacés les privilèges d'une caste au sein de laquelle il s'était introduit de son autorité privée, il se crut profondément lésé dans ses droits et devint un des plus ardents défenseurs de la noblesse. Après avoir habité quelque temps Bagnols, où il devint commandant de la garde nationale, en 1790, il retourna à Paris. Il y publia quelque temps un journal intitulé le *Royaliste*, s'offrit comme otage de Louis XVI après la fuite de Varennes, accourut près du roi le 20 juin 1792, ce qui lui fit envoyer le lendemain la croix de Saint-Louis, et, après le 10 août, vécut dans la plus profonde retraite, tant que dura la Terreur. En 1795, il devint le principal rédacteur des *Actes des apôtres*, journal qui n'a de commun que le titre avec celui du royaliste Peltier. Condamné en 1797 à la déportation, il parvint à se soustraire à toutes les recherches. Quelques brochures, qu'il publia contre le 18 brumaire, le firent enfermer au Temple pendant deux ans. Il en sortit en 1802, grâce à l'intercession de Josephine, qui, au lieu d'une préfecture sollicitée en vers et en prose, lui fit obtenir enfin, en 1803, une place d'inspecteur des poids et mesures à Besançon. En 1815, le comte Barruel ne pouvait manquer de reparaitre sur la scène, ce qu'il fit en jouant un rôle exécrable, celui de dénonciateur. Un rotisseur nommé Biennais fut, entre autres, dénoncé par lui comme un des auteurs des massacres de septembre. Le tribunal condamna à cinq francs d'amende le calomniateur, qui ne put fournir de preuve, et acquitta Biennais ; mais celui-ci, ruiné par le seul fait de cette calomnie, perdit la raison et se tua.

Le colonel comte de Barruel-Beauvert, comme il ne manqua jamais de se faire appeler depuis qu'il fut nommé commandant de la garde nationale de Bagnols, a publié plusieurs écrits qui se ressentent de son manque d'instruction première, et qui n'ont point échappé à l'oubli. Nous citerons, seulement : *Actes des philosophes et des républicains* (1807), et *Lettres sur quelques particularités secrètes de l'histoire pendant l'interregne des Bourbons* (1815, 3 vol.).

BARRURE s. f. (ba-ru-re — rad. barre). Techn. Barre d'un corps de luth. « Petite irrégularité sur une pipe.

BARRUTINE s. f. (ba-ru-ti-ne). Comm. Sorte de soie de Perse.

BARRY ou **BARRI** s. m. (ba-ri). Jeune verrat.

BARRY (Gérald), savant anglais, également connu sous le nom de *Giraldus Cambrensis*, né dans le pays de Galles vers 1146, mort vers 1220. Il fut envoyé en France pour y achever ses études, et, de retour en Angleterre, il se signala par ses talents, mais surtout par son caractère inquiet, ardent et ambitieux. A la mort de son oncle, l'évêque de Saint-David, il fut appelé par le chapitre à lui succéder ; mais écarté de ce siège par Henri II, il retourna à Paris, où il se livra surtout à l'étude de la théologie et des décrétales, et où on lui offrit, en 1179, une chaire de droit canon, qu'il refusa. L'année suivante, il revint en Angleterre, fut chargé par l'archevêque de Cantorbéry d'administrer l'évêché de Saint-David, dont le titulaire avait été chassé, puis il fut nommé chapelain de Henri II, et, en 1185, secrétaire et conseiller du prince Jean, en Irlande. Il y recueillit les matériaux de sa *Topographie de l'Irlande*, ouvrage rempli de fables et d'erreurs grossières, que, pendant trois jours, il lut publiquement à Oxford en 1187. Après avoir prêché la croisade aux Gallois en 1188, il fut chargé d'administrer le royaume en l'absence de Richard Cœur-de-Lion. Le siège de Saint-David, objet de son ambition, étant de nouveau devenu vacant en 1198, on l'engagea à se porter comme candidat. « Un homme digne de l'épiscopat ne doit pas le demander, mais être demandé », répondit-il. Désigné par le chapitre, il fut écarté par le roi Richard, comme il l'avait été déjà par son prédécesseur. Barry prit la détermination d'en appeler au pape ; il fit trois voyages à Rome, mais sans succès, et, renonçant pour toujours aux affaires du monde, il termina sa vie dans la retraite après avoir refusé, en 1215, ce même évêché de Saint-David, que cette fois on lui avait offert. Barry, dont le plus grand défaut était une vanité excessive, professait pour les moines une véritable aversion. Il ajouta, dit-on, à l'oraison dominicale cette variante : Seigneur, délivrez-nous de la méchanceté des moines (*A monachorum malitia libera nos, Domine*). Ses principaux ouvrages sont : *Topographia Hibernica*, publiée avec son *Historia Vaticinalis de expugnacione Hibernie* (Francfort, 1602) ; *Itinerarium Cambriae*, (1585), etc.

BARRY (Melchisédech), fameux opérateur du Pont-Neuf, né vers 1574, mort à Amiens vers 1654, brillait à Paris dans la première moitié, et même dès les premières années du XVII^e siècle. Il se tenait sur la place Dauphine et s'intitulait pompeusement *médecin chimique*, par opposition aux *galéniques* de la Faculté. Indépendamment de leur singe, de leur Marocain et du masque italien dont il s'affublait, les charlatans, qui avaient à se donner une physionomie étrangère afin d'exciter plus fortement la curiosité de la foule, se choisissaient des femmes qui pussent compléter la physionomie exotique de la troupe. Barry eut tour à tour des compagnes italiennes, anglaises, flamandes, etc. Ses courses en tout pays le mettaient à même de satisfaire largement son goût pour la variété. Entre autres excursions, Barry fit plusieurs fois le voyage de Rome. La première fois qu'il s'y rendit, la peste y exerçait de grands ravages, et les cardinaux mêmes prenaient la fuite. Notre médecin chimique alla trouver le pape et lui vanta avec tant d'éloquence la vertu de son antidote, qu'il le détermina à rester, ainsi que les hauts personnages qui se disposaient à abandonner la ville. Puis, sans perdre de temps, il fit élever un splendide théâtre sur la place Navone, et travailla si bien avec ses remèdes, qu'en moins de quinze jours la maladie fut arrêtée. L'opérateur se vit comblé d'honneurs et de biens. Le pape lui fit présent d'une médaille d'or, frappée en son honneur et portant, avec son effigie, l'inscription suivante : *INNOCENTIUS DECIMUS BARRIDO, URBS SANATORI, ANNO SALUTIS M DC XLIV*. Barry entra en France avec deux belles Romaines, les *signore Morini* et *Colombina*, qui ne purent se séparer de lui. Il arriva un jour à la célèbre foire de Guibray, suivi de sa troupe, troupe admirable, qui s'était récemment augmentée d'un Trivelin, fils naturel qu'il avait eu d'une Égyptienne. Ce Trivelin était un beau garçon qui, le premier, dansa sur la corde sans balancier. La foule, attirée par les riches décorations que Barry avait rapportées de Venise, l'excellence et la réputation de ses remèdes, la variété de ses pièces italiennes, jouées par de bons acteurs, affluait autour de lui et achetait son remède souverain. Mais il faillit, dans cette ville, mourir empoisonné publiquement par la Morini, qui

était jalouse et se croyait moins aimée que la Colombina. Sa marchandise, employée à propos, le sauva. Voyant son coup manqué, la Morini corrompit le Trivelin et l'amena à profiter de la confiance de son père pour lui voler tout ce qu'il avait d'or et d'argent et fuir de Guibray. Barry descendit à Rouen, alors désolé par le pourpre, et délivra la ville de cette maladie. Puis il alla courir le royaume et les pays étrangers, sans rien changer de son genre de vie, quoiqu'il fût septuagénaire. Ce fut à Amiens qu'il termina son existence aventureuse. Un sauteur, qu'il avait amené de Portugal, le vola de concert avec Colombina ; puis tous deux se sauvèrent en Hollande. Son esprit succomba à ce coup, qui brisa en même temps un corps ruiné par quatre-vingts ans de travaux et de plaisirs. « Le grand Barry, le favori des princes, le vainqueur de la mort, s'en fut mourir à l'hôpital, où, dit M. Fournel, touché enfin de la grâce, il pleura amèrement ses fautes et eut la fin la plus édifiante. » Il est vrai que le vieillard était fou, ce qui nuit à l'effet du tableau. Dancourt, en 1702, a mis en scène ce contemporain de Mondor, de Tabarin et de l'Orviétan, sous ce titre : *L'Opérateur Barry* ; dans le prologue de cette comédie, l'auteur fait dire à son héros : « Il y a quatre-vingt-treize ans, je faisais un bruit de diable à Paris. » Ce qui reporte à 1609 l'époque dont il est question. Il existe en outre une *Histoire de Barry, Filandre et Alison*, publiée à la suite du *Voyage de Guibray* (1704), curieux et rarissime petit livre qui fait comme la suite naturelle du *Roman comique*. Cette *Histoire de Barry* est racontée par la propre fille de l'habile médecin chimique, dans le plus grand détail. L'auteur des *spectacles populaires* a esquissé cette physionomie, que les *Biographies* toutes générales et les dictionnaires de toutes sortes ont oubliée. Nous ne pouvions, nous, laisser dans l'oubli, un nom qui fit tant de bruit autrefois, et qui revient souvent encore sous la plume des chroniqueurs du vieux Paris.

BARRY ou **BARRI** (Paul DE), écrivain ascétique français, né à Leucate en 1587, mort en 1661, à Avignon. Membre de l'ordre des jésuites, il devint provincial de la province de Lyon et composa un assez grand nombre de livres de dévotion mystique. La singularité de leurs titres et des idées qu'ils contiennent, mais surtout le ridicule dont Pascal les a couverts, les ont seuls préservés de l'oubli qu'ils méritent à tous les points de vue. L'un d'eux, toutefois, intitulé *Pensez-y bien !* est encore lu aujourd'hui par quelques âmes dévotes, éprises des mysticités.

BARRY (Spranger), célèbre acteur irlandais, né à Dublin en 1719, mort en 1777. Fils d'un orfèvre, il se sentit entraîné par un irrésistible goût pour le théâtre, et, abandonnant la profession paternelle, il débuta à Cork en 1744, avec le plus grand succès, dans le rôle d'Othello. Son talent ne tarda pas à le faire appeler à Dublin, puis, en 1746, à Londres, où il joua au théâtre de Drury-lane. Bien que la scène anglaise possédât alors des acteurs tels que Garrick, Quin et Cibber, Barry se montra leur digne rival. Il excellait surtout dans les rôles passionnés, dans les situations pathétiques, et jamais, dit-on, il n'a été égalé dans le rôle d'Othello. L'affluence qui se portait chaque soir au théâtre pour entendre de tels acteurs était si grande, qu'elle devint funeste à plusieurs spectateurs, et qu'il n'était pas rare alors d'entendre dire : « un tel est mort d'une fièvre, d'un rhume donné par Garrick, Quin ou Barry. » — De retour en Irlande, en 1758, ce dernier fit construire des salles de spectacle à Dublin et à Cork ; mais, en 1766, il revint à Londres, où il continua à jouer de la faveur du public jusqu'en 1773, année de sa retraite.

BARRY (DU), famille noble de Toulouse, qui prétendait descendre des Barri-More d'Ecosse, branche cadette des Stuarts. Elle avait pour devise et pour cri d'armes : *Boutez en avant*. Malgré ses prétentions à une antique et illustre origine, elle n'est célèbre que pour avoir donné son nom à la maîtresse de Louis XV, M^{me} Du Barry. L'aîné de la famille était alors le comte Jean DU BARRY de Cérés, né à Lévis-gnac, près de Toulouse, en 1722. Il fut d'abord employé dans la diplomatie et remplit diverses missions en Angleterre, en Allemagne et en Russie. Disgracié sous le ministère Choiseul, il se livra aux plaisirs et devint un des *roués* les plus fameux de son temps, vivant notablement du jeu et des femmes. Ce fut lui qui trouva, dans un tripot, celle qu'on nommait la petite Lange. Il exploita d'abord sa beauté en la produisant dans le monde, puis la présenta à Lebel, parvint à la donner comme maîtresse à Louis XV et lui fit épouser son frère Guillaume. Pendant tout le temps de la faveur de cette femme, il vécut royalement du Trésor public, s'enfuit en Suisse lors de la mort de Louis XV, puis revint à Toulouse, où il se fit nommer colonel de la garde nationale à l'époque de la Révolution. Prévenu de conspiration, en nivôse de l'an II, il fut condamné à mort et décapité.

Son frère puîné, Guillaume, comte DU BARRY, avait été officier des troupes de la marine et vivait fort maigrement à Toulouse, lorsqu'il fut appelé à Paris par son aîné, pour donner son nom à la maîtresse du roi. Aussitôt après ce mariage, il revint dans sa ville natale y dépenser les revenus que lui valut son igno-